

CHOSSES VUES... ET CHANTÉES ! LES VOIX DE VICTOR HUGO

**PAULINE COURTIN
ANTOINE PALLOC
CHRISTOPHE BARBIER**

AD
AR
TE



CHOSSES VUES... ET CHANTÉES !

LES VOIX DE VICTOR HUGO

1. Rue de Chartres...	2'04
2. FAURÉ Le papillon et la fleur (Deux Mélodies, op. 1)	2'22
3. Louis-Napoléon Bonaparte	2'56
4. La pluie...	0'30
5. HAHN Si mes vers avaient des ailes	2'18
6. Promenade à Wallendorf	1'22
7. LISZT Oh ! quand je dors S.282/1	5'14
8. La liberté d'aimer	1'15
9. DONIZETTI Le Crépuscule (Nuits d'été à Pausilippe, A 183-194)	3'43
10. Le voleur de pain	2'39
11. Le chiffonnier de Notre-Dame	0'38
12. Le serrurier de Bruxelles	2'10
13. Le rêve du Palais-Royal	1'59
14. LISZT Comment disaient-ils ? S.276	2'30
15. Guizot	0'39
16. Talleyrand	2'22
17. LISZT Enfant, si j'étais roi S.283	3'27
18. Pensées politiques	2'18

19. L'abolition de l'esclavage	0'45
20. Il n'y a qu'un Homme...	0'52
21. Le rêve de Guernesey	1'13
22. BIZET La chanson du fou WD 86	2'03
23. Mal à la tête et mal aux dents	1'07
24. BRITTEN Enfance (Quatre Chansons françaises)	5'10
25. Madame de Chateaubriand	2'56
26. Juliette	0'49
27. FRANCK Roses et papillons CFF 152; FWV 81	2'55
28. Le duc et le prisonnier	3'13
29. BIZET Adieux de l'hôtesse arabe WD 72	4'35
30. Humblot, condamné à mort	1'58
31. Chopart, condamné à mort	1'44
32. Dieu	1'16
33. LALO Dieu qui sourit et qui donne (Six Mélodies op. 17)	1'32
34. <i>Les Contemplations</i> , Livre Quatrième, poème XI	2'29

PAULINE COURTIN soprano
ANTOINE PALLOC piano
CHRISTOPHE BARBIER reciter *récitant*



Things seen... and sung! The voices of Victor Hugo

Christophe Barbier

On May 22, 1885, Victor Hugo passed away at the age of 83. Popular sadness was quickly replaced by the national fervour that accompanied the poet's entry into the Pantheon. To record *Choses vues... et chantées ! Les voix de Victor Hugo (Things seen... and sung! The voices of Victor Hugo)* 140 years later is to reawaken Hugo's ideals and show the extent to which they are alive.

Today, we lack the voice of a Victor Hugo to convey the hopes and anxieties of the people, to transcend public debate, to add a little poetry to the harshness of our era. His voice, or rather his voices. That of a witness to his time, an observer of popular life and a political chronicler. That of the writer of verse, the bard of romanticism, ranging from the grandiose to the dreamlike. That of the activist, dreaming of social progress, of the improvement of the lives of the humblest people, of the abolition of the death penalty, of the advent of the Republic, of a united Europe etc. To re-read Hugo is to discover how a great body of work from the past can enlighten the present.

A multiple tribute to Victor Hugo

This recording therefore does not stop at celebrating Hugo as a poet; it also reveals him as a peerless visitor of his contemporaries, one whose visions illuminate the future, like a beacon whose light continues to shine down to our own times. Alongside the poet whose verses inspired the greatest composers, there walks the socially committed chronicler, whose observations on inequalities, political upheavals and the beauty of the world find a striking echo in our own time. For those who are passionate about music, as well as for lovers of literature and socially engaged citizens, this disc offers an itinerary through which to explore Victor Hugo's inexhaustible legacy.

This album consists of a close and varied juxtaposition of excerpts from *Choses vues* and poems set to music. Stretching to thousands of pages, the posthumous collection *Choses vues* forms a kind of diary for the man known as "L'Homme-Siècle" ("the man of the century"). A bread thief arrested in the street, the first dinner at the Élysée given by Louis-Napoléon Bonaparte, the execution of a young murderer

aged 19, the death of Talleyrand, the abolition of slavery, the miserly Madame de Chateaubriand... Revolt, laughter and reflection colour these dashed-off, interwoven notes, inspired pages, isolated alexandrines and inspired aphorisms. His combative fire is inextinguishable, his stylistic force is inexhaustible, the acuity of his vision timeless.

When notes illuminate verse

Between these selections included as a vast testimony, music transcends Victor Hugo's poetry. It not only gives it another rhythm but also provides it with a second world of sensations and emotions, as Georges Bizet, Benjamin Britten, Gaetano Donizetti, Gabriel Fauré, César Franck, Reynaldo Hahn, Edouard Lalo and Franz Liszt illuminate the poet's words. They bring to it their own world, reinforcing the dreamlike quality of the texts, imbuing them with mystery. Victor Hugo took a very early interest in musical settings of his writings. Thus in 1836 he planned a sung work for the stage adapted from *Notre-Dame de Paris* and designed for the Académie Royale de Musique: *Esmeralda*. But censorship managed to snuff out the project... The author was more reluctant to entrust his poems to composers who came to him: does his verse not have a music of its own, which the music of notes would replace? Starting with *Les*

Orientales in 1829, musicians scrambled to choose from the collection what they would put on their staves. Long after Hugo's death, many composers would find in his poetic output a modernity suited to their contemporary approach.

A philosophical contribution

Choses vues... et chantées ! Les voix de Victor Hugo is first and foremost a show, created in 2021 by the Compagnie Christophe Barbier, dedicated to the marriage of the arts of drama and opera. It has been successfully performed throughout France, from the Salle Gaveau to the Aix-en-Provence Biennale, from the Mois Molière in Versailles to the Musical Guest series in Mandelieu, from the Foyer Montserrat Caballé at the Opéra de Nice to Marseille Concerts and Gréoux-les-Bains, as well as at a number of festivals: Nuits de la Sainte-Victoire, Musiques sur Seine, Arts et rencontres de Sanary-sur-Mer, Les Nuits de Mazaugues and the Notes d'Automne festival in Perreux-sur-Marne...

Recorded in the prestigious Salle Cortot, this disc is an aesthetic adventure, but also a philosophical contribution seeking to continue Victor Hugo's humanism, which combines the most uncompromising lucidity with fierce artistic independence and an indestructible optimism.



Choses vues... et chantées ! Les voix de Victor Hugo

Christophe Barbier

Le 22 mai 1885, à 83 ans, Victor Hugo s'éteint. La tristesse populaire est vite remplacée par la ferveur nationale qui accompagne l'entrée au Panthéon du poète. Enregistrer *Choses vues... et chantées ! Les voix de Victor Hugo* 140 ans plus tard, c'est réveiller les idéaux hugoliens et montrer à quel point ils sont vivants.

Aujourd'hui, la voix de Hugo manque pour relayer les espoirs et les angoisses du peuple, pour transcender le débat public, pour mettre un peu de poésie dans la rudesse de l'époque. Sa voix, ou plutôt ses voix. Celle du témoin de son temps, observateur de la vie populaire et chroniqueur de la vie politique. Celle du versificateur, chantre du romantisme, allant du grandiose à l'onirique. Celle du militant, qui rêve de progrès social, d'amélioration de l'existence des plus modestes, d'abolition de la peine de mort, d'avènement républicain, d'Europe unie, etc. Relire Hugo, c'est découvrir combien une grande œuvre du passé peut expliquer le présent.

Un hommage pluriel à Victor Hugo

Cet enregistrement ne se contente donc pas de célébrer Hugo comme poète ; il le dévoile aussi comme un visiteur incomparable de ses contemporains, dont les visions éclairent l'avenir, comme un phare dont la lumière jaillirait jusqu'à notre époque. Au côté du poète dont les vers inspirent les plus grands compositeurs, chemine le chroniqueur engagé, dont les observations sur les inégalités sociales, les bouleversements politiques et la beauté du monde trouvent un écho saisissant dans notre époque. Aux mélomanes passionnés comme aux amateurs de littérature et aux citoyens engagés, ce disque offre un itinéraire pour explorer l'inépuisable legs de Victor Hugo.

Cet album consiste en une imbrication étroite et variée d'extraits de *Choses vues* et de poèmes mis en musique. Recueil posthume riche de milliers de pages, *Choses vues* compose en quelque sorte le journal intime de celui qu'on appelle « L'Homme-Siècle ». Un voleur de pain arrêté dans la rue, le premier dîner donné à l'Élysée par Louis-Napoléon Bonaparte, l'exécution d'un jeune assassin de 19 ans, la mort de Talleyrand,

l'abolition de l'esclavage, la pingrerie de Madame de Chateaubriand... Révolte, rire et réflexion colorent cet entrelacs de notes saisies au vol, de pages inspirées, d'alexandrins isolés, d'aphorismes cinglants. L'ardeur de ses combats est inextinguible, la force de son style est inépuisable, l'acuité de son regard est indémodable.

Quand les notes enluminent les vers

Entre ces morceaux choisis dans un immense témoignage, la musique vient transcender la poésie de Victor Hugo. Elle ne se contente pas de lui donner un autre rythme, elle lui offre un deuxième univers de sensations et d'émotions. Ainsi, Georges Bizet, Benjamin Britten, Gaetano Donizetti, Gabriel Fauré, César Franck, Reynaldo Hahn, Edouard Lalo et Franz Liszt enluminent les mots du poète. Ils apportent leur univers, renforcent l'onirisme des textes, les nimbed de mystère. Victor Hugo s'intéresse très tôt à la mise en musique de ses œuvres. Ainsi, en 1836, il nourrit un projet de spectacle chanté, adapté de *Notre-Dame de Paris* et destiné à l'Académie royale de musique : *Esmeralda*. Mais la censure parvient à étouffer le projet... L'écrivain est plus rétif à confier ses poèmes aux compositeurs qui le sollicitent : n'y a-t-il pas une musique propre à ses vers, que celle des notes viendrait supplanter ? Dès *Les*

Orientales, en 1829, les musiciens se bousculent pour choisir dans le recueil ce qu'ils vont mettre sur leurs portées. Bien après la mort de Hugo, nombre de compositeurs trouveront dans son œuvre poétique une modernité propre à appuyer leur démarche contemporaine.

Une contribution philosophique

Choses vues... et chantées ! Les voix de Victor Hugo est d'abord un spectacle, créé en 2021 par la Compagnie Christophe Barbier, qui se voue au mariage entre l'art dramatique et l'art lyrique. Il est donné avec succès à travers toute la France, de la Salle Gaveau à la Biennale d'Aix-en-Provence, du mois Molière de Versailles au Musical Guest de Mandelieu, du Foyer Montserrat Caballé de l'Opéra de Nice à Marseille Concerts et à Gréoux-les-Bains, en passant par nombre de festivals : les Nuits de la Sainte-Victoire, Musiques sur Seine, les Arts et rencontres de Sanary-sur-Mer, les Nuits de Mazaugues, ou encore le Festival Notes d'Automne du Perreux-sur-Marne...

Enregistré dans la prestigieuse salle Cortot, ce disque est une aventure esthétique, mais aussi une contribution philosophique, afin de prolonger l'humanisme de Victor Hugo, qui allie la lucidité la plus intraitable à une farouche indépendance artistique, ainsi qu'à un indestructible optimisme.

1. Rue de Chartres...

Il y a quelques jours, je traversais la rue de Chartres. Une palissade en planches attira mon attention. Je m'approchai et je regardai à travers les fentes. Cette palissade enclot aujourd'hui le terrain sur lequel était bâti le théâtre du Vaudeville, brûlé, il y a deux ans, en juin 1839.

Une façon de porte bâtarde, peinte en gris, avait été ajustée à la palissade. Il n'y avait qu'un loquet à soulever. J'entrai. Rien de plus triste et de plus désolé. Un sol plâtreux. Sur les murs des maisons voisines, des traces encore visibles de flammes et de fumée.

Cependant, depuis la catastrophe, deux printemps successifs avaient détrempé cette terre, et dans un coin, derrière une énorme pierre verdissante sous laquelle se prolongeaient des cryptes pour les cloportes, un peu d'herbe avait poussé à l'ombre. Je m'assis sur cette pierre et je me penchai sur cette herbe.

Ô mon Dieu ! il y avait là la plus jolie petite marguerite du monde, autour de laquelle allait et venait coquettement une charmante mouche microscopique. Qui eût pu prévoir, il y a dix ans, qu'il y aurait là un jour une pâquerette ! Quel

labyrinthe que la destinée et que de combinaisons mystérieuses pour aboutir à ce ravissant petit soleil jaune aux rayons blancs !

Il a fallu un théâtre et un incendie, ce qui est la gaîté d'une ville et ce qui en est la terreur, l'une des plus gracieuses inventions de l'homme et l'un des plus redoutables fléaux de Dieu, des éclats de rire pendant trente ans et des tourbillons de flammes pendant trente heures pour produire cette pâquerette, joie de ce moucheron ! Pour qui sait les voir, les plus petites choses sont souvent les plus grandes.

GABRIEL FAURÉ

2. Le papillon et la fleur

(Deux Mélodies, op. 1, no. 1)

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste,

Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes

Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes

Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.

Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !
Mais non, tu vas trop loin ! – Parmi des fleurs sans
nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
À mes pieds.
Tu fuis, puis tu reviens ; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !
Ah ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
Ô mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des
ailes
Comme à toi !

3. Louis-Napoléon Bonaparte

Louis-Napoléon Bonaparte a donné son premier
dîner à l'Élysée, hier, samedi 23 décembre 1848,
deux jours après sa proclamation comme président
de la République.

*– J'ai improvisé ce dîner, je n'ai que quelques amis
chers, j'ai espéré que vous voudriez bien être du
nombre. Je vous remercie d'être venu.*

Louis-Napoléon me demanda des nouvelles de ma
femme, puis s'excusa beaucoup de la rusticité du
service.

*– Je ne suis pas encore installé ; avant-hier, quand
je suis arrivé, c'est à peine si j'avais un matelas
pour me coucher. Que pensez-vous du moment,
M. Hugo ?*

Je suis réservé. La tâche est rude, il faut rassurer la
bourgeoisie et satisfaire le peuple, donner aux uns
le calme et aux autres le travail ; après trois petits
gouvernements, les Bourbons aînés, Louis-Philippe
et la République de Février, il en faut un grand ;
l'Empereur a fait un grand gouvernement par la
guerre, vous devez faire un grand gouvernement
par la paix.

– Comment ?

Par toutes les grandeurs des arts, des lettres,
des sciences, par les victoires de l'industrie et du
progrès. La France est une nation conquérante.
Quand elle ne fait pas de conquête par l'épée, elle
veut en faire par l'esprit. Sachez cela et avancez.
L'ignorer vous perdrait. Vous devez aussi respecter
la liberté de la presse, et faire à côté une presse
de l'État. L'État sans journal, au milieu des autres
journaux, se bornant à faire du gouvernement

pendant qu'on fait de la polémique, ressemble aux chevaliers du XIV^e siècle, qui s'obstinaient à se battre à l'arme blanche contre les canons à feu ; ils étaient toujours battus. Je vous accorde que c'était noble, vous m'accorderez que c'était bête.

– Merci pour vos bons conseils. C'est ici, à l'Élysée, que j'ai vu l'Empereur mon oncle pour la dernière fois. J'avais sept ans. L'empereur me fit amener et posa sa main sur ma tête. Je n'ai pu rentrer dans ce palais sans émotion. J'ai visité aussi la Malmaison. Les meubles sont encore les mêmes dans beaucoup de chambres. J'ai retrouvé un petit fauteuil que j'avais quand j'étais enfant.

Voilà. Les trônes tombent, les fauteuils restent. Je suis sorti de l'Élysée vers dix heures. Je songeais à cet emménagement brusque, à cette étiquette essayée, à ce mélange de bourgeois, de républicain et d'impérial, à cette surface d'une chose profonde qu'on appelle aujourd'hui : le président de la République.

4. La pluie...

La pluie épanche ses rosées
Le vent de nuit tord les buissons.
Les âmes frappent aux croisées.
Et disent : « C'est nous qui passons. »

La nuit, dans ma sombre bravoure,
Entouré de spectres, souvent,
Penché sur la mer, je savoure
L'obscur immensité du vent.

La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste.

REYNALDO HAHN

5. Si mes vers avaient des ailes

Mes vers fuiraient, doux et frêles,
Vers votre jardin si beau,
Si mes vers avaient des ailes,
Comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,
Vers votre foyer qui rit,
Si mes vers avaient des ailes,
Comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,
Ils accourraient, nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes,
Comme l'amour !

6. Promenade à Wallendorf

Promenade à Wallendorf tous les quatre. Au départ, beau temps. Au retour, tempête. Presque

une trombe. Nous étions au grand galop sur la montagne. Il paraît qu'il y avait du danger. Éclairs aveuglants. J'ai pris mon caban, je me suis mis sur le siège dehors, et je les ai mis tous les trois dans la voiture bien fermée en leur décochant ce quatrain :

*Puisque sur nous l'orage plane,
J'entends rester seul sur mon banc ;
Je me fourre dans mon caban,
Fourrez-vous dans votre cabane.*

Ces dames ont ri. Faire rire, c'est rassurer. L'averse était si formidable qu'il a fallu s'arrêter. Nous nous sommes remisés dans une ferme. Ces dames ont bu du lait. Nous sommes rentrés à 8 heures du soir. Jeanne a été un peu effrayée du tonnerre. Elle l'appelle « le gros ouaoua » et elle essaie de l'imiter. Nous ruisselions en rentrant.

Hier un chien qui m'aime était sauté sur mes genoux ; il y était mal à l'aise, pourtant il voulait y rester. Je disais : le cœur est content, mais les pattes sont malheureuses. Telle est ma situation en exil.

FRANZ LISZT

7. Oh ! quand je dors S.282/1

Oh ! quand je dors, viens auprès de ma couche,
Comme à Pétrarque apparaissait Laura,
Et qu'en passant ton haleine me touche... –
Soudain ma bouche
S'entr'ouvrira !

Sur mon front morne où peut-être s'achève
Un songe noir qui trop longtemps dura,
Que ton regard comme un astre s'élève... –
Et soudain mon rêve
Rayonnera !

Puis sur ma lèvre où voltige une flamme,
Éclair d'amour que Dieu même épura,
Pose un baiser, et d'ange deviens femme... –
Soudain mon âme
S'éveillera !

Oh ! Viens ! Comme à Pétrarque apparaissait
Laura !

8. La liberté d'aimer

La liberté d'aimer est le même droit que la liberté de penser ; l'une répond au cœur, l'autre à l'esprit ; ce sont les deux faces de la liberté de conscience ;

elles sont au plus profond sanctuaire de l'âme humaine. En quel Dieu je crois, quelle femme j'aime, nul n'a le droit de s'en informer ; la loi moins que personne. Le mariage actuel n'est pas plus le mariage que la religion actuelle n'est la religion ; ce que les aveugles d'aujourd'hui appellent l'adultère est identique à ce que les aveugles d'autrefois appelaient l'hérésie. Chose étrange, après dix-huit siècles de progrès, la liberté de l'esprit est proclamée ; la liberté du cœur ne l'est pas. Et pourtant aimer n'est pas un moins grand droit de l'homme que penser.

Vous aimez un homme autre que votre mari ? Eh bien allez à lui. Celui que vous n'aimez pas, vous êtes sa prostituée ; celui que vous aimez, vous êtes sa femme. Dans l'union des sexes, le cœur est la loi. Aimez et pensez librement. Le reste regarde Dieu.

GAETANO DONIZETTI

9. **Le Crépuscule** (Nuits d'été à Pausilippe, A 183-194)

L'aube naît, et ta porte est close !
Oh ! Ma belle, pourquoi sommeiller ?
À l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller ?
Ô ma charmante,
Écoute ici

L'amant qui chante
Et pleure aussi !
Tout frappe à ta porte bénie.
L'aurore dit : Je suis le jour !
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit : Je suis l'amour !
Ô ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !
Je t'adore, je t'aime femme,
Dieu qui pour toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme,
Et mon regard pour ta beauté !
Ô ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

10. Le voleur de pain

Hier, 22 février 1846, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots, avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir

lieu de bas ; une blouse courte, souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé ; la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra, et l'homme resta à la porte, gardé par l'autre soldat.

Une voiture était arrêtée devant la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducal, attelée de deux chevaux gris – deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées, mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le sien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif. Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore

plongée dans les ténèbres, mais qui vient. Autrefois, le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

11. Le chiffonnier de Notre-Dame

On a remarqué à Notre-Dame un chiffonnier qui y vient entendre la messe tous les matins. Il dépose à la porte sa hotte et son crochet, entre dans l'église et prie dévotement. De temps en temps il donne à la loueuse de chaises une pièce de dix sous, en la priant de mettre cette pièce dans le tronc des pauvres. La première fois, la femme lui dit :

– *Que ne la mettez-vous vous-même ?*

– Non, si l'on me voyait approcher du tronc, vêtu comme je suis, on croirait que je veux voler.

12. Le serrurier de Bruxelles

Bruxelles, 3 mai 1852.

Tout à l'heure un homme est entré, en haillons, le visage hâlé, les cheveux grisonnants, des souliers troués, une mauvaise casquette. Il m'a dit :

« Pourquoi est-ce qu'on ne veut pas que je gagne

ma vie ? Pourquoi est-ce qu'on me chasse d'ici ? J'arrive de France, de Paris, où on m'a chassé, et voilà qu'on me chasse encore de Bruxelles ! À Paris, je gagnais ma vie, je suis serrurier mécanicien, j'ai quatre petits enfants, je forgeais, je faisais un écrou dans ma journée, je sais manier le fer, ma femme faisait des ménages, mon petit, l'aîné, qui est haut comme ça, cassait du coke avec un marteau, il n'était pas si gros que le marteau. Eh bien ! l'homme gagnait, la femme gagnait, le petit gagnait, ça allait ! Ces derniers temps, M. Monnin-Japy, le maire du VI^e, est venu et m'a dit :

– *Mon garçon, tu es belge et tu n'es pas français.*

Je m'en suis allé. Je suis né à Tournai, mais j'aurai quarante ans le 25 juin et il y a trente-neuf ans que j'étais à Paris. C'est-il être belge ça ? Si bien que je suis venu ici, ici on m'a dit :

– *Mon garçon, tu es français, tu n'es pas belge, va-t'en.*

Ah ça ! Mettez-moi belge, mettez-moi français, mais mettez-moi quelque chose. Il faut bien que je sois d'un pays. Ces gens de la police, je leur ai dit : « Pourquoi m'avez-vous donné un passeport pour rester en Belgique ? Rendez-moi mes huit francs au moins ! » Ah bien oui ! pas de danger. À présent, me

voilà. Depuis deux jours, je n'ai pas mangé, et mes petits enfants non plus ! Sans un pantalon qu'on m'a donné, je serais tout nu. Vous me feriez bien plaisir de me dire si j'ai fait du mal à quelqu'un ! »

Ma vie se résume en deux mots. Solitaire. Solidaire.

13. Le rêve du Palais-Royal

6 septembre 1847.

Cette nuit, j'ai rêvé ceci... J'étais dans une grande place carrée, entourée d'une vaste muraille qui la fermait des quatre côtés. À de certains endroits le mur paraissait criblé ; dans d'autres, il pendait à demi entr'ouvert comme après un tremblement de terre. Cela avait l'aspect nu, croulant et désolé des places des villes d'Orient. Pas un seul passant. Il faisait petit jour. La pierre était grisâtre, le ciel aussi. J'entrevois à l'extrémité de la place quatre choses obscures qui ressemblaient à des canons braqués. Une nuée d'hommes et d'enfants déguenillés passa près de moi en courant avec des gestes de terreur.

– *Sauvons-nous ! Voici la mitraille.*

– Où sommes-nous ?

– *Vous n'êtes donc pas de Paris ? C'est le Palais-Royal.*

Je regardai alors et je reconnus en effet, dans cette affreuse place dévastée et en ruine, une espèce de spectre du Palais-Royal. Je voulais fuir aussi. Je ne pouvais. Je voyais dans le crépuscule aller et venir une lumière autour des canons.

Une femme passa près de moi. Elle était en haillons et portait un enfant sur son dos. Elle ne courait pas. Elle marchait lentement. Elle était jeune, pâle, froide, terrible. Elle me dit :

– *C'est bien malheureux ! Le pain est à trente-quatre sous, et encore les boulangers trompent sur le poids.*

Je vis la lumière faire un éclair au bout de la place et j'entendis le canon. Je m'éveillai.

On venait de fermer la porte cochère avec bruit.

FRANZ LISZT

14. Comment, disaient-ils ? S.276

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles,
Fuir les alguazils ?
– Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Oublier querelles,
Misère et périls ?
– Dormez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Enchanter les belles
Sans philtres subtils ?
– Aimez, disaient-elles.

Ramez, dormez, aimez, disaient-elles, disaient-elles !

15. Guizot

Tout à l'heure un enfant déguenillé passait rue de La Tour-d'Auvergne avec un affreux caniche. L'enfant siffla le chien et l'appela du nom du ministre de Louis-Philippe : « Hé ! Guizot ! »

Le chien accourut. L'enfant continua sa marche en chantant : « Gui, gui, gui, gui, gui, gui, Guizot. Gui gui gui, zozo. »

Faites-vous donc un grand nom pour que les gamins le jettent aux chiens !

Hu, hu, hu, hu, hu, hu, Hugo... Hu hu hu hu, gogo...

16. Talleyrand

Rue Saint-Florentin, il y a un palais et un égout.

On lit sur le fronton du palais : *Hôtel Talleyrand*. Son hôte, pendant les quarante années qu'il a habité ici, n'a peut-être jamais laissé tomber son regard sur l'égout.

C'était un personnage étrange, redouté et considérable ; il s'appelait Charles-Maurice de Talleyrand Périgord ; il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui ; la noblesse, qu'il avait faite servante de la république ; la prêtrise, qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau ; le mariage, qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire ; l'esprit, qu'il déshonorait par la bassesse.

Cet homme avait pourtant sa grandeur. Il était prince du vieux royaume de France et prince de l'empire français. Il avait reçu la dernière confession de Mirabeau et la première confidence de Thiers.

Eh bien, avant-hier, 17 mai 1838, cet homme est mort. Des médecins sont venus, et ont embaumé

le cadavre. Pour cela, à la manière des Égyptiens, ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie et cloué cette momie dans une bière tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, trompé vingt rois, contenu le monde.

Les médecins partis, un valet est entré, il a vu ce qu'ils avaient laissé : « Tiens ! Ils ont oublié cela. Qu'en faire ? » Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé, et a jeté ce cerveau dans cet égout.

FRANZ LISZT

17. *Enfant, si j'étais roi* S.283

Enfant, si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple
à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous !

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi !

18. Pensées politiques

27 février 1850.

Il était six heures et demie. Le soir tombait. Les boutiques s'éclairaient. Comme je descendais d'omnibus faubourg Poissonnière, un escadron de cuirassiers, le sabre au poing, a passé près de nous, suivi par une berline à deux chevaux entourée d'autres cuirassiers, avec des officiers aux portières, et serrée de si près par cette cavalerie que c'était sinistre. C'était le cortège du président de la République. Le peuple regardait à peine. Des gens en blouse criaient : *Vive la République !* Un enfant cria : *Vive l'Empereur !* Une vieille femme lui dit : *Attends donc qu'il ait fait quelque chose !*

*Je ne voterai pas du tout,
Car l'envie a rempli d'embûches
Pour le génie et pour le goût
Ces urnes, d'où sortent des cruches.*

Les ministres actuels sont des carreaux de vitres.
On voit le président au travers.

Je ne suis pas avec un parti ; je suis avec un principe. Le parti, c'est le feuillage ; cela tombe. Le principe, c'est la racine ; cela reste. Les feuilles font du bruit et ne font rien. La racine se tait et fait tout.

Si vous ne faisiez des fautes de français qu'en grammaire, je n'en aurais nul souci. Mais vous faites des fautes de français en politique.

Loi sur la presse. Le jour discuté par les hiboux.

Le coup d'État a pour lui tous les ventres et contre lui tous les cœurs et tous les cerveaux.

30 novembre 1864.

Je débaptise mon chien Marquis et je l'appelle Sénat. Je ferai graver ceci sur son collier :

« Je voudrais que chez moi quelqu'un me ramenât. Mon état, chien ; mon maître, Hugo ; mon nom, Sénat. »

19. L'abolition de l'esclavage

Mai 1848.

La proclamation de l'abolition de l'esclavage se fit à la Guadeloupe avec solennité. Le capitaine de vaisseau Layrle, gouverneur de la colonie, lut le décret de l'Assemblée du haut d'une estrade

élevée au milieu de la place publique et entourée d'une foule immense. Au moment où le gouverneur proclamait l'égalité de la race blanche, de la race mulâtre et de la race noire, il n'y avait sur l'estrade que trois hommes, représentant pour ainsi dire les trois races : un blanc, le gouverneur, un mulâtre qui lui tenait le parasol, et un nègre qui lui portait son chapeau.

20. Il n'y a qu'un Homme...

J'ai vu successivement passer chez moi des chanceliers, des pairs, des ducs, des présidents de république, des gouvernants de révolution, des généraux et des artistes, des maréchaux et des évêques, des comédiens et des ministres, des ambassadeurs et des paysans, des altesses et des cordonniers. J'ai eu dans mes deux mains la main gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire qui est en bas ; et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un Homme.

Après que tout cela a passé devant moi, je dis que l'Humanité a un synonyme : Égalité. Qu'il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doit s'incliner : le génie ; et qu'une chose devant laquelle on doit s'agenouiller : la bonté.

21. Le rêve de Guernesey

7 décembre.

Ce soir, un peu avant 10 heures, je passais derrière l'église ; la rue était presque déserte, les boutiques fermées ; une femme, avec un grand châle et l'air égaré, m'a abordé en disant :

– « *Monsieur, Monsieur, les esprits des morts sont plus vivants que les vivants.* »

« Est-ce que vous avez vu les esprits des morts ? »

Pa : « *Oui.* »

« Où cela ? »

Pa : « *Partout par-là !* »

Et elle me montrait les rues tortueuses derrière nous. Un homme a passé ; elle s'est élancée vers lui en criant :

Pa : « *En voilà un !* »

L'homme m'a fait l'effet de s'enfuir. La femme a prononcé quelques paroles inarticulées, puis est revenue et m'a dit :

Pa : « *Je connais mieux les morts que les vivants.* »

« *Vous les voyez donc ?* »

Pa : « *J'ai un esprit sur moi.* »

Et, me montrant Hauteville Street, à l'entrée de laquelle il y a un cimetière, elle a crié :

Pa : « *Il y en a un autre par-là. Je le connais depuis plus de vingt ans. Je le vois tous les soirs.* »

Puis elle m'a regardé d'une façon hagarde et s'en

est allée à grands pas. Cette femme n'était pas
vieille. Elle pouvait avoir de trente à quarante ans.

GEORGES BIZET

22. La chanson du fou WD 86

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir ;
La terre, le soir,
Est brune.
L'océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois, à l'horizon,
Aucune maison
Aucune !

Maint voleur te suit,
La chose est, la nuit,
Commune.
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.
Elles vont errer :
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air

Vont danser au clair
De lune.

23. Mal à la tête et mal aux dents

J'ai mal à la tête des quinze jours de suite. On
me dit : « Prenez garde. Vous travaillez trop. Vous
vous donnerez une fièvre cérébrale. Vous vous
tuerez. » Je réponds : « Ne craignez rien. Il y a un
Dieu pour les ivrognes. Je suis un ivrogne, mais je
suis l'ivrogne de l'idéal. »

Vendredi 11 août 1871.

Jusqu'à ce jour, j'ai eu mes trente-deux dents. Une
du fond branlait depuis quelques jours. Je l'ai fait
arracher par le médecin d'ici, qui est prussien. Il ne
m'a pas arraché ma dent contre la Prusse.

Mariette m'annonce qu'une grosse dent pousse
dans la petite bouche de Jeanne. Les siennes
viennent, les miennes s'en vont. La vie dit à Jeanne :
« Il te faut des dents pour manger », et à moi : « Tu
n'en auras bientôt plus besoin ».

BENJAMIN BRITTEN

24. Enfance (Quatre Chansons françaises)

L'enfant chantait ; la mère au lit exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;

La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

25. Madame de Chateaubriand

M^{me} de Chateaubriand mourut le 11 février 1847.

C'était une personne maigre, sèche, noire, très
marquée de petite vérole, laide, charitable sans
être bonne, spirituelle sans être intelligente.

Vers les derniers temps, M. de Chateaubriand
était presque en enfance. Il n'avait, me confia son
secrétaire, que deux ou trois heures à peu près
lucides par jour. À la mort de sa femme, il alla au
service funèbre et revint chez lui en riant aux éclats.

– *Preuve d'affaiblissement du cerveau*, disait son
secrétaire.

– Preuve de raison !, corrigeait son vieil ami Bertin.
Sa femme était très méchante, il était enchanté.

M^{me} de Chateaubriand était fort bonne, ce qui
ne l'empêchait pas d'être fort méchante. Elle
avait la bonté officielle, ce qui ne fait aucun tort
à la méchanceté domestique. Elle avait fondé un
hospice, l'infirmerie Marie-Thérèse ; elle visitait
les pauvres, secourait les malades, présidait les
bureaux de charité, donnait et priait ; et en même
temps elle rudoyait son mari, ses parents, ses amis,
ses gens, était aigre, dure, prude, médisante, amère.
Le bon Dieu pèsera tout cela là-haut.

Une seule fois dans ma vie, et dans la sienne, M^{me}
de Chateaubriand me reçut bien. Un jour, j'entrais,
pauvre petit diable, avec ma mine de lycéen
épouvanté, et je roulais mon chapeau dans mes
mains. C'était le matin et c'était l'été. Il y avait un
rayon de soleil sur le parquet, et, ce qui m'éblouit
et m'émerveilla, bien plus que le rayon de soleil,
un sourire sur le visage de M^{me} de Chateaubriand !

– *Monsieur Victor Hugo, je vous attendais, il y avait
longtemps que vous n'étiez venu.*

Cependant elle me montrait du doigt une pile assez
haute sur une petite table, puis elle ajouta :

– *Je vous ai réservé ceci, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir ; vous savez ce que c'est ?*

C'était un chocolat religieux, dont la vente était destinée à de bonnes œuvres. Je pris et je payai. C'était l'époque où je vivais quinze mois avec huit cents francs. Le chocolat catholique et le sourire de M^{me} de Chateaubriand me coûtèrent quinze francs, c'est-à-dire vingt jours de nourriture. C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait jamais été vendu.

26. Juliette

20 novembre 1864.

Juliette m'a rendu la bague d'argent aux deux cœurs que je lui avais donnée en 1834 et qu'elle a portée trente ans. Aujourd'hui l'anneau est usé et fendu.

1^{er} janvier 1874.

À minuit et quart, nous avons, Juliette et moi, commencé l'année par un baiser. Vers deux heures du matin, je me suis réveillé, et j'ai été dans l'ombre écrire sur ma table ce vers qui m'est venu : « Et maintenant, à quoi suis-je bon ? À mourir. » C'est ainsi que je suis entré dans l'année 1874.

CÉSAR FRANCK

27. Roses et papillons CFF 152 ; FWV 81

Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard ;
Pourquoi l'attendre, dis, veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part ?
Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor.
Aux champs, si c'est aux champs que ton
calice verse
Son trésor.
Où tu voudras, qu'importe ! Oui ! que tu sois haleine
Ou couleur
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur.
Vivre ensemble d'abord, c'est le bien nécessaire
Et réel ;
Après l'on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel.

28. Le duc et le prisonnier

M. le duc de Saxe-Weimar est un homme d'environ cinquante-deux ans. C'est un Allemand de haute taille, fort gros, les mains larges, le pied petit, blond, le visage rouge, le nez camard, les moustaches rousses, les yeux enfoncés et vifs. Il a de l'usage, de l'esprit et des lettres. Il a beaucoup voyagé et beaucoup lu. Lire, c'est voyager ; voyager, c'est lire.

Il a fait l'éloge des Français : « Après avoir été les premiers dans la guerre, ils sont les premiers dans la poésie. C'est toujours la grande nation. » Lire, c'est voyager ; écrire, c'est explorer.

Quelque temps plus tard, je visitais une prison, je dis au directeur qui m'accompagnait :

– *Vous avez un condamné à mort ici en ce moment ?*

– Oui, Monsieur, le nommé Marécaux, qui a essayé de tuer une fille à coups de couteau, pour la voler.

– *Je voudrais parler à cet homme.*

– Monsieur, les règlements de police nous défendent de laisser pénétrer qui que ce soit dans la cellule des condamnés à mort.

– *J'ignore, Monsieur le directeur, ce que prescrivent les règlements de police ; mais je*

sais ce que prescrit la loi. La loi place les prisons sous la surveillance des pairs de France. Il peut y avoir des choses mauvaises dans le cachot d'un condamné à mort. Il est de mon devoir d'entrer et de votre devoir d'ouvrir.

Le directeur ne répliqua point et me conduisit. J'entrai dans la cellule... Il y avait sur le lit un livre dépareillé tout ouvert.

– *Vous lisiez ?*

– Oui, Monsieur.

Je pris le livre ; c'était un abrégé de géographie et d'histoire imprimé au dernier siècle. Les pages du commencement et une moitié de la reliure manquaient. Le livre était ouvert à l'endroit du lac de Constance.

– *Monsieur, me dit le directeur, c'est moi qui lui ai prêté ce livre.*

Je me tournai vers Marécaux.

– *Ce livre vous intéresse-t-il ?*

– Oui, Monsieur, répondit-il. M. le directeur m'a prêté aussi les voyages de Lapérouse et du capitaine Cook. J'aime ces aventures de nos grands navigateurs. Je les ai déjà lus, mais je les

relis volontiers, et je les relirai avec plaisir dans un an ou dans dix ans.

Il ne dit pas je *relirais*, mais je *relirai*. Il ne lui restait, selon le directeur, que deux mois à vivre, le temps de purger ses recours en grâce et en Cassation, perdus d'avance. En attendant le bourreau, cet homme lisait, et il lisait des récits de voyage et des ouvrages de géographie. Oui, décidément, lire c'est voyager !

GEORGES BIZET

29. Adieux de l'hôtesse arabe WD 72

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jaune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance,
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein
De nos sœurs, dont, les soirs, le tournoyant essaim
Couronne un coteau de sa danse... Adieu,
beau voyageur, hélas, adieu...

Oh ! que n'es-tu de ceux
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux
Leur toit de branches ou de toiles !
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits,
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,
De s'en aller dans les étoiles !

Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,
Ô jeune homme, eût aimé te servir à genoux
Dans nos huttes toujours ouvertes ;
Elle eût fait, en berçant ton sommeil de ses chants,
Pour chasser de ton front les moucherons méchants,
Un éventail de feuilles vertes.

Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,
Qui dansent pieds nus sur la dune ;
Ô beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,
Souviens-toi, car peut-être, ô rapide étranger,
Ton souvenir reste à plus d'une ! Hélas ! Adieu !
Adieu ! Bel étranger ! Hélas ! Adieu, souviens-toi.

30. Humblot, condamné à mort

Hier, on a condamné à mort un nommé Humblot, garçon de dix-neuf ans. C'est un petit jeune homme à l'air doux et au regard timide qui a coupé la gorge à sa maîtresse avec un rasoir. Détail affreux : il a choisi pour le meurtre le moment de l'amour. Dans les quelques semaines qu'il a passées à la Conciergerie en attendant sa mise en jugement, cet Humblot était le plus gai des prisonniers. Il jouait à saute-mouton et à la main chaude avec de grands éclats de rire. Une fois condamné, il a dit :

– *J'ai tout de même crânement soif. J'ai une faim à crever.*

Il s'est laissé déshabiller sans mot dire. Puis il a fait un entrechat. Il avait le visage d'un enfant et la gaîté aussi. On l'a rhabillé des habits de la prison et on lui a mis la camisole de force. Un moment après, il a dit :

– *Je ne me désespère pas. J'ai tué, eh bien ! On me tuera. Quitte. On en revient. Et puis je n'ai pas peur.*

La camisole liée et bouclée, il s'est écrié :

– *Ma calotte rouge ! Qu'est-ce qu'on a fait de ma calotte rouge ! Je veux ma calotte rouge.*

On a trouvé cette calotte à terre dans un coin et on la lui a mise sur la tête.

– *Maintenant, à manger !*

– *Que voulez-vous ?*

– *Une omelette au lard.*

– *J'ai un demi-poulet rôti. En veux-tu ?*

– *Parbleu !*

On lui a servi le demi-poulet et l'omelette au lard. Il a mangé avidement. Il a bu une bouteille de vin, puis s'est couché, et a dormi dix heures. À cinq heures du matin on est venu le réveiller pour le conduire

à la guillotine...

31. Chopart, condamné à mort

L'exécution de Chopart, commis libraire arrêté les armes à la main sur les barricades de juin 1848, fut fixée au vendredi matin. Le préfet envoya chercher le bourreau. Mais, depuis février 1848, il avait quitté la maison qu'il habitait rue des Marais-Saint-Martin. Il s'était cru destitué comme la guillotine. Il avait disparu. On perdit du temps pour trouver sa nouvelle demeure, et, lorsqu'on y arriva, il était absent : le bourreau était au théâtre. Il était près de minuit. On dut ajourner l'exécution au samedi.

Dans l'intervalle, le représentant Larabit, auquel Chopart avait porté secours sur ces mêmes barricades des faubourgs, fut averti de l'exécution et put voir le président, témoigner de l'innocence de Chopart. Le président signa la grâce de Chopart. Le préfet de police manda le bourreau et lui reprocha son absence.

« *Ma foi, je passais dans la rue, j'ai vu une grande affiche jaune avec ce titre : Le Violon du Diable. J'ai dit : "Tiens, ce doit être drôle !" Et je suis allé au spectacle. »*

Ainsi, une affiche de théâtre sauva la vie d'un homme. Cette guillotine ! Tout le monde y perd la tête, le bourreau aussi !

31 mars 1872.

Il n'y avait plus qu'un bourreau pour toute la France. Il vient de mourir. Quand donc la guillotine mourra-t-elle ?

32. Dieu

Dieu est. Mais étant absolu, parfait, il n'a pas créé le parfait et l'absolu, parce qu'il se serait reproduit lui-même ; alors Dieu a créé l'imparfait et le relatif et il y a mis l'homme...

J'admets que Dieu créant ou permettant le mal est incompréhensible.

Mais s'il suffisait qu'une chose fût incompréhensible pour ne pas être !

Dieu, c'est l'incompréhensible incontestable.

Dieu a fait deux dons à l'homme : l'espérance et l'ignorance. L'ignorance est le meilleur des deux.

Mettez un aveugle au soleil ; il ne le verra pas, mais il le sentira. Tiens, dira-t-il, j'ai chaud. C'est ainsi que nous sentons, sans le voir, l'être absolu. Il y a une chaleur de Dieu.

Enfer chrétien, du feu. Enfer païen, du feu. Enfer mahométan, du feu. Enfer hindou, des flammes. À en croire les religions, Dieu est né rôti.

ÉDOUARD LALO

33. Dieu qui sourit et qui donne

(Six Mélodies, op. 17)

Dieu qui sourit et qui donne
Et qui vient vers qui l'attend,
Pourvu que vous soyez bonne,
Sera content.

Le monde où tout étincelle,
Mais où rien n'est enflammé,
Pourvu que vous soyez belle,
Sera charmé.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
Où l'enivre deux beaux yeux,
Pourvu que tu sois heureuse,
Sera joyeux.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
Où l'enivre deux beaux yeux,
Pourvu que tu sois heureuse,
Sera joyeux.

3

4. *Les Contemplations,*

Livre Quatrième, poème XI

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;
Le regard d'une femme en passant vous agite ;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque
 aux rois !

On écoute le chant des oiseaux dans les bois.
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !
On déjeune en lisant son journal. Tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;
La vie arrive avec ses passions troublées ;
On jette sa parole aux sombres assemblées ;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est
 en fête ;
On arrive, on recule, on lutte avec effort...
Puis, le vaste et profond silence de la mort !





Enregistré par Little Tribeca les 28 février, 1^{er} et 5 mars 2025 à la Salle Cortot, Paris, France

Direction artistique, prise de son, montage, mixage et mastering : Louis Delegrange

Enregistré en 24 bits/96kHz

Antoine Palloc joue un piano Steinway modèle D

Direction artistique image/photo : Julien Fournié

Photographe : Delphine Royer

Coiffure et maquillage : Gauthier Joseph

Mademoiselle Pauline Courtin et Monsieur Christophe Barbier sont habillés par la Maison Julien Fournié Haute Couture.

[LC] 83780

AP408 Little Tribeca © 2025 Compagnie Christophe Barbier © 2025 Aparté, a label of Little Tribeca
1 rue Paul Bert, 93500 Pantin

apartemusic.com **compagniechristophebarbier.fr**

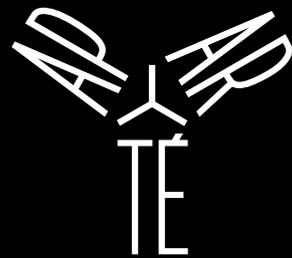
Nous tenons à remercier pour leur aide précieuse :

Murielle Hurel, directrice de l'École normale de Musique de Paris, et toute l'équipe de la Salle Cortot, où nous avons eu le bonheur d'enregistrer cet album.

Stéphanie Tesson, Gérard Rauber et toute l'équipe du Théâtre de Poche Montparnasse.

Jean-Marc Dumontet, Laurence Rostein, directrice générale adjointe de JMD productions, et toute l'équipe de la salle Gaveau.

Les mots de Victor Hugo, portés par les notes des compositeurs qui l'accompagnent sur ce disque, monteront sans nul doute avec nos pensées reconnaissantes jusqu'aux nuées d'où veillent sur nous Mady Mesplé, Tibère Raffalli et Philippe Tesson. Nous leur dédions ce travail.



apartemusic.com